

Valérie Fasseur, Jean-René Valette (éd.), Les Écoles de pensée du XII^e siècle et la littérature romane (oc et oïl), Turnhout (Brepols) 2016, 372 p. (Bibliothèque d'histoire culturelle du Moyen Âge [BHCMA], 17), ISBN 978-2-503-56731-0, EUR 85,00.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

10.11588/frrec.2017.3.41486

Seite | page 1

rezensiert von | compte rendu rédigé par

Françoise Viellard, Paris

Ce volume, issu d'un colloque tenu à Pau en 2011, rouvre le dossier des rapports qu'a pu entretenir au XII^e siècle la jeune littérature vernaculaire avec les lettres latines, dossier dans lequel s'illustrèrent en leur temps Reto Bezzola, Ernst Curtius, Edmond Faral et d'autres. Le bilan en a généralement été présenté plutôt négativement: «Au delà d'une évidente communauté d'aspirations liée à l'ambiance d'émulation optimiste et conquérante qui, comme au XVI^e siècle, caractérise la Renaissance du XII^e siècle, les deux groupes se sont mutuellement ignorés alors que quatre siècles plus tard, l'effort des poètes et des humanistes sera sciemment convergent» (Alain Corbellari, un des contributeurs de ce volume, dans «La voix des clercs: littérature et savoir universitaire autour des dits du XIII^e siècle», p. 29–30). Les organisateurs ont cherché cette fois à circonscrire le champ de leurs interrogations à une partie de la production latine du XII^e siècle en utilisant le concept d'«école de pensée».

Dès l'«Introduction» (p. 7–19), rédigée par Valérie Fasseur et Jean-René Valette, cependant apparaît l'ambiguïté («les écoles du XII^e siècle et, plus particulièrement ce qu'on appelle parfois les écoles de pensée», p. 7, ou «pensée des écoles ou écoles de pensée?», p. 10) entre le concept d'école de pensée «ambigu, partiellement inadéquat mais irremplaçable» (p. 11) et le «phénomène de la révolution scolaire» du XII^e siècle (p. 9). Cette ambiguïté, en partie assumée, vient buter contre la très ferme mise en garde de Cédric Giraud, «Faire école au XII^e siècle: quelques réflexions générales», p. 99–110, ici p. 99–100:

«Il faut cependant reconnaître que nos modélisations implicites ressortissent dans leur grande majorité à la météorologie: pour éviter le schématisme du *stemma influentiae*, nous préférons recourir, avec plus ou moins de bonne conscience, aux métaphores du «milieu», du «climat intellectuel» ou d'une «participation commune à l'air du temps». L'hétérogénéité de ces modèles et la faiblesse conceptuelle de certains d'entre eux trahissent l'ambition de leur propos, cerner la rencontre d'écoles de pensée et d'œuvres littéraires.»

Mise en garde d'ailleurs répétée en fin de volume sous la plume de Patrick Henriot, «Postface: d'Alpais de Cudot († 343) à C. S. Lewis († 1963): dépendances, fidélités, émancipations», p. 339–

347, ici p. 343: «les différentes propositions, aussi savantes fussent-elles (on pense par exemple à celles d'Étienne Gilson), se sont le plus souvent fondées sur la similitude de certains traits de pensée, sur un «air de famille» qui permettrait de rapprocher théologiens latins et auteurs de langue vernaculaire, plutôt que sur des emprunts textuels clairement attestés.»

Le même Cédric Giraud a rappelé d'autre part, à l'aide de l'exemple de l'école de Laon dont le concept a été créé par les cisterciens (p. 105), la fragilité même de la notion d'«école» au Moyen Âge: «La formation d'une



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris | publiée par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

école dépend, en effet, de la manière dont se fait la diffusion d'une pensée selon un rapport variable entre oral et écrit» (p. 104).

Enfin deux difficultés supplémentaires attendaient les contributeurs: d'une part attribuer à un auteur latin du XII^e siècle ce qui peut relever du fonds commun, chrétien ou payen, ou »pour renverser l'un des lieux communs du XII^e siècle, ces porte-paroles [les auteurs du XII^e siècle] n'étaient pas des nains juchés sur l'épaule de géants mais des nains supportant le poids de traditions écrasantes«¹; d'autre part »croire identifier la singularité de leur pensée [Alain de Lille, saint Bernard, Hugues de Saint-Victor, Pierre Comestor] dans quelque texte où l'effet de réminiscence est sans doute le reflet de nos propres connaissances plutôt que du transfert des cadres de pensée vers les textes romans« (Valérie Fasseur et Jean-René Valette, p. 16–17).

La tâche s'avérait donc difficile et il était judicieux de commencer par une première partie historiographique. Celle-ci prend en compte la littérature d'oc, les romans d'antiquité, les récits tristaniens et la littérature du Graal pour laquelle Jean-René Valette a parfaitement rempli son contrat en donnant un état critique des interprétations successives qui ont été données des »Hauts Livres du Graal« et qui les ont successivement mis sous l'autorité de Bernard de Clairvaux, de Guillaume de Saint-Thierry, des victorins et des franciscains, quand cela n'a pas été sous la bannière de l'hérésie.

Les résultats de l'enquête sont malheureusement assez décevants comme en attestent les conclusions des romanistes, Francine Mora, »Les romans d'antiquité et la pensée chartraine«, p. 49–62, ici p. 61: »En dépit de l'absence de toute preuve formelle, un ensemble d'indices depuis longtemps relevés par la critique permet de mettre en relation les romans d'antiquité et la pensée chartraine, une pensée qui aurait joué un rôle important, voire décisif, dans la mise en place de certaines pratiques d'écriture en langue romane« ou Dominique Boutet, »La création du monde: discours théologiques et littératures en langue vulgaire avant 1300«, p. 177–193, ici p. 193: »les auteurs qui écrivent en langue vulgaire sont trop simplificateurs pour qu'on puisse déceler mieux qu'une trace des écoles de pensée dans leurs œuvres.« Les positions sont généralement plus tranchées du côté des latinistes qui n'envisagent comme possible qu'une influence décalée dans le temps: Jacques Verger, »Saint Bernard et les laïcs«, p. 111–121, ici p. 121: »le temps d'une véritable intériorisation et appropriation laïque (aristocratique) des valeurs de la spiritualité cistercienne, telle qu'on a cru les repérer à l'arrière-plan des continuations du »Conte du Graal« au tournant des XII^e et XIII^e siècles, n'était certainement pas encore venu avant 1150« ou Pascale Bourgain, »Influence possible d'Alain de Lille sur la littérature française des XIV^e et XV^e siècles«, p. 327–338.

Seules donc, ici encore, les études de cas précis permettent de »montrer la rencontre effective entre le phénomène de diffusion et la cible que nous étudions, c'est-à-dire l'auteur de langue vernaculaire« (Cédric Giraud, p. 100). On citera en particulier, outre la contribution de Jean-Marie Fritz, »Conjointures troyennes: Pierre le Mangeur, Chrétien de Troyes et Évrard, auteur du poème de la »Genèse«« (p. 195–209) sur les rapports entre l'»Historia scolastica« de Pierre Comestor et son adaptateur Évrard, la démonstration de Damien Boquet, »Jean de Meun et Aelred de Rievaulx: une amitié textuelle« (p. 301–311) sur l'utilisation par Jean de Meun de sa traduction perdue mais attestée du »De spirituali amicitia« d'Aelred de Rievaulx qui montre que Jean s'en est inspiré »pour composer certains passages du »Roman de la Rose«, peut-être plusieurs années avant d'entreprendre formellement la traduction«

1 John Baldwin, Les langages de l'amour dans la France de Philippe Auguste. La sexualité dans la France du Nord au tournant du XII^e siècle, Paris 1992, p. 22.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

10.11588/frrec.2017.3.41486

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris | publiée par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

(p. 309) et enfin les réflexions tout à fait éclairantes de Michel Zink, «Maurice de Sully et le Graal» (p. 271–278) sur «la présence insistante de Maurice de Sully» dans la première partie du manuscrit Bodmer 147 qui contient une «Estoire du Graal», un «Merlin» et une «Suite du Merlin».

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

10.11588/frrec.2017.3.41486

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)